

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le carnaval a fait son temps, ce qui veut dire que nous sommes maintenant en plein carême. Mais qu'on se rassure : ce mot n'a plus rien d'effrayant. Il ne nous offre plus, comme autrefois, une perspective de quarante jours de retraite absolue, d'abstinence et de jeûne ! Aujourd'hui, le carême est d'abord moins sévère par lui-même, et puis on le traite à l'amiable ; — n'est-il pas des accommodements avec le ciel ? — D'ailleurs, les prétextes

font : ce sont, par exemple, les devoirs de position qui forcent à recevoir, à aller dans le monde... Une santé délabrée qui ne peut supporter le maigre, encore moins le jeûne... etc., etc!... Malgré cela, on fait son carême, car c'est bon genre ! On mange une soupe au riz à midi, — on dine si bien le soir ! — et l'on va au sermon des prédicateurs en renom!... C'est un carême de fantaisie, une pénitence à l'eau de roses, si vous voulez ; mais chacun y trouve son compte et personne ne s'en plaint.

Le monde qui s'amuse et reçoit a repris, pour sa part, les réunions de huitaine et de quinzaine, qui avaient été suspendues pendant la dernière période du carnaval. — Les bals officiels et particuliers étaient alors si brillants, si multipliés, et occupaient tellement toutes les soirées, que les femmes réputées infatigables en arrivaient à demander grâce ! — Ces réceptions de quinzaine ne sont pas aussi intimes qu'on pourrait le supposer ; elles sont même parfois d'une grande élégance. On y cause, on y fait de la musique, on entend parfois de célèbres artistes ; enfin, on prend le thé, ou bien on *lunche*.

Quoiqu'on soit en carême, la toilette dans ces réunions ne laisse pas d'être recherchée : le corsage décolleté y est très souvent de rigueur, et les longues traînes des robes ondulent toujours sur les tapis avec le même acharnement.

Cette mode de *traîne*, qui est si gracieuse dans un vaste salon, est, il faut bien le dire, d'un piteux effet dans les pièces rétrécies,

comme le sont la plupart des appartements parisiens, quelque dorés qu'ils soient. Aussi trouvons-nous de fort bon goût de proportionner la longueur des jupons au milieu dans lequel ils doivent se mouvoir ; la toilette aura ainsi infiniment plus de valeur.

Puisque nous en sommes aux conseils, profitons-en pour répondre à plusieurs demandes. On sait qu'il y a lutte entre le corsage décolleté à longues pointes (ancien modèle) et la cuirasse collante... nouveau genre ! La moitié des femmes, cet hiver, portait l'un ; la seconde moitié se paraît de l'autre. Or, quel est le plus joli ? Lequel faut-il adopter de préférence ? « *That is the question,* » comme disent les Anglais ! Éléantes et couturières sont aussi embarrassées les unes que les autres pour la trancher, cette question ; de là de graves erreurs. — En principe, la cuirasse, surtout décolletée, ne convient absolument qu'aux femmes très bien faites ; ce genre extra collant ferait ressortir mal à propos un embonpoint ou une maigreur trop prononcés ! En pareil cas, il n'y a pas à hésiter : c'est le corsage à pointes qu'il faut choisir ; il amincit les unes et s'accommode complaisamment de la sveltesse des autres. J'ajouterai, toutefois, que ces dernières peuvent porter cuirasse, mais à la condition d'avoir une couturière intelligente.

La seconde question qui nous a été adressée porte sur la façon dont on doit organiser ses jupons pour être bien habillée.

Il est bon, avant toute chose, de se bien pénétrer des exigences de la mode, qui veut aujourd'hui, par exemple, que les fronces des jupes soient toutes reportées en arrière. Il faut donc disposer les jupes en conséquence, c'est-à-dire les tailler en biais et les monter à plat devant et sur les hanches. Les cordons qui servent à renvoyer l'ampleur des jupons doivent être placés assez en arrière pour ceux de dessous. Quant aux jupons de robe, on pose les cordons aux coutures des petits côtés, et l'on noue derrière,



P. N° 246. — CHAPEAU *Croizette*.

Modèle de M^{me} Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

ce qui tend le devant : c'est assez gênant, mais la mode le veut ainsi! — C'est avec cette ampleur de jupe, qui reste derrière, que l'on forme le quadruple pli dit *Bulgare*, ainsi que les bouillonnés et les coulissés dont on nous gratifie depuis si longtemps.

Le col rabattu à fini par se faire une position dans le monde des modes, en dépit de certaines LINGÈRES qui lui tenaient rigueur; il est maintenant parfaitement accueilli et bien porté. Tantôt plat et en toile avec ourlet à jour, tantôt en batiste à petits plis formant saillie, il est, dans tous les cas, monté sur un haut poignet, derrière surtout, lequel protège le cou sans le dégager.

Oh! les jolis bonnets du matin et de jeune convalescente que nous avons vus! Ces derniers en nansouck, à large fond entouré de bandes garnies de valenciennes et plissées très-finement, avec des ruches dans le haut, et des brides ornées de plissés, formant mentonnières ou se nouant sur le sommet de la tête. Ce gracieux modèle est plein de coquetterie modeste. — Comme bonnet du matin, citons l'*Auvergnate*, une forme ronde à fond mou, très seyante au visage. On nous en a montré de charmants, composés de broderie anglaise, fond et bord, garnis de barbes semblables et de nœuds de ruban.

Généralement un saut-du-lit ou une camisole assortis par la garniture accompagnent le bonnet en constituant un élégant déshabillé. On nous a fait voir également un joli peignoir en flanelle blanche, garni de broderies anglaises autour du cou, sur le bord des devants, des poches et des manches.

Il faut bien encore revenir, à propos de lingerie, sur les cravates de mousseline et dentelle blanche, qui complètent si harmonieusement une toilette, car c'est, avec le rabat, la passion du jour. Les femmes qui ont des dentelles trouvent facilement à les utiliser, soit en les disposant comme nous venons de l'indiquer, soit en les rapportant aux bords d'un foulard Surah, d'un nœud de velours, etc. Nous avons vu une toilette toute transformée par l'addition de nœuds de velours mélangés de dentelle blanche.

Les MODISTES combinent en silence les formes de la saison prochaine, qu'elles commencent déjà à préparer; mais rien ne transpire encore: impossible de commettre la moindre indiscretion! Il faut se borner au présent, qui n'est pas riche en nouveautés.

Ces dames font toujours de délicieuses coiffures de théâtre: des pouffs composés de dentelle, de velours, de plumes et d'oiseaux; ou des passes coulissées en damas Renaissance, avec fond assez bas, garni de plumes, d'une aigrette et d'oiseaux. — Nous avons rencontré aussi un élégant chapeau de mariée tout couvert de paillettes blanches, orné de fleurs d'oranger, de dentelle et d'une aigrette. Les oiseaux comptent de plus en plus dans les modes; on les prodigue même un peu trop: nous en avons aperçu toute une nichée sur un chapeau de genre!

La mantille, couvrant une couronne de fleurs, forme une très seyante coiffure du soir: aussi bon nombre de femmes du meilleur monde l'adoptent et la patronnent.

M. d'A.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 246.

CHAPEAU *Croizette*, en feutre gris. — La passe, bordée d'un galon étincelle d'acier, est relevée sur le côté, où elle est ornée d'une grosse rose de Provins avec son feuillage, et de bouclettes ru-deban gris assorti au chapeau. Large galon

étincelle autour de la calotte, assez basse, et coques de ruban sur le côté, dissimulant le pied d'un plumet gris acier.

G. N° 492.

POLONAISE-CAPOTE (vue de face et de dos), en drap vert *Assemblée nationale*. — Le corsage, devant, est détaché de la jupe et forme les pointes d'un gilet Louis XV, col montant, col marin et revers en faille, d'une nuance plus sombre avec de gros boutons de fantaisie au milieu. Les devants du jupon de ce vêtement restent ouverts et sont garnis, de chaque côté, d'une bande en faille et de boutons de fantaisie. Poches de faille boutonnées sur le côté derrière. (Ici la polonaise-capote est légèrement relevée, ce qui s'exécute à volonté dessous ou dessus; dans ce dernier cas, on la fixe aux boutons de la taille). — Ce vêtement se pose sur une jupe de soie quelconque. Celle du modèle est garnie d'un volant plissé devant et derrière d'un volant à gros tuyaux, dont un bouillonné marque la tête. — Chapeau de feutre noir, bordé et garni de faille, à passe relevée d'un côté, avec roses dessous et derrière sur le nœud catogan.

G. N° 502.

TUNIQUE-CUIRASSE (nouveau modèle, vu de face et de dos), en sicilienne et lacée derrière. — Le corsage forme la cuirasse devant, au moyen de trois pinces moulant le corps; le haut, ouvert en châle, est entouré d'une ruche en faille, terminée par un nœud. Les manches, en faille, sont coulissées au moyen de gros cordons; ruches en faille à l'entournaure. — Le bas de la tunique est entouré d'un volant froncé; la tunique elle-même est relevée et drapée au milieu derrière, où elle reste fixée sous un nœud de ruban à bouts tombants.

Description de la planche coloriée n. 1202.

TOILETTES DE BAL. 1. Jupe de dessous à traine, en faille blanche, garnie dans le bas de plissés et de bouillonnés. Longue tunique en gaze blanche brodée de pois d'or, terminée par un volant de dentelle blanche brodée d'or. Une guirlande de roses du Bengale surmonte et suit le mouvement de cette dentelle, qui est gracieusement relevée devant, au-dessus des bouillons de la jupe de soie. Une écharpe en faille rose vif bride le devant des jupons; elle maintient en même temps les élégants drapés de la tunique et se trouve fixée, de côté, sous un joli nœud à bout tombant, qu'accompagne un groupe de roses à feuillage brun. — Corsage en faille rose, à basques carrées devant, décolleté en carré et ouvert au milieu, où il est lacé par des rubans roses croisés sur un dessous de faille blanche. Un galon d'or entoure les bords du corsage; nœuds de ruban rose aux angles inférieurs de la basque et sur les épaules; bouquet de roses sur le côté. Une dentelle blanche brodée d'or forme colerette tout autour des épaules et des bras. — Dans les cheveux, un pouff de roses et de feuillage, avec une longue plume amazone blanche.

2. Jupon à traine, en faille gris perle unie, monté à pli Bulgare, avec une cascade de bouclettes en ruban bleu placée au milieu. Tunique en gaze grise brochée de pois d'argent, relevée en un pouff maintenu par des bouclettes de ruban bleu. — Corsage décolleté en faille grise, avec berthe en gaze brochée, formant deux pointes devant et derrière, à bords dentelés et garnis de ruban bleu; bouclettes de ruban au bas de la berthe. Petites manches bouffantes, avec nœuds de ruban bleu sur le dessus. — Dans les cheveux, une aigrette blanche entourée de plumes bleues, et touffes de myosotis placées de distance en distance dans les rouleaux de la chevelure. — Eventail gris pailleté d'argent.

Description du patron découpé.

Annexe de l'édition n° 2.

SORTIE DE BAL. — Ce vêtement se fait en matelassé garni de cygne blanc. Il est taillé dans le genre dolman et forme mantelet à pans carrés devant. Le dos est cintré à la taille et fendu dans le bas à partir du cran indiqué sur le patron. La manche se fixe sur le vêtement en réunissant les crans de raccord; le bas de cette manche est légèrement relevé sous un nœud de ruban.

Notre patron se compose des trois pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Dos. — 3° Manche.

(Voir ce modèle sur la gravure G. n° 491, 2^e numéro de Février.)

A nos Abonnées

Résolus à tenir compte de tout ce qui peut le mieux servir les intérêts de nos abonnées, nous nous sommes décidés, sur la demande qui nous en a été faite par la plupart d'entre elles, à remplacer par une gravure de **Toilettes** la gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE que nous donnions comme annexe avec le deuxième numéro de chaque mois.

Toutefois, pour ne pas courir le risque de mécontenter une seule de nos abonnées, — désireux que nous sommes de leur être agréable à toutes *sans exception*, — nous continuerons l'envoi de cette gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE à celles qui nous en feront la demande, et, sauf avis contraire, à celles qui sont indiquées sur notre livre d'abonnement comme exerçant la profession de modiste ou lingère.

Cette modification commencera avec le deuxième numéro de mars.

AD. G. ET FILS.

ECHOS DE LA MODE

L'évènement de la dernière quinzaine a été la réception de M. Alexandre Dumas fils à l'Académie française. Toute l'aristocratie littéraire y assistait; les femmes les plus élégantes de la haute société parisienne s'y étaient également donné rendez-vous: c'est dire que l'éclat des toilettes était en harmonie avec cette brillante solennité, dont les honneurs sont restés à M. le comte d'Haussonville, chargé de répondre au nouvel académicien.

Une délicieuse nouveauté, c'est la robe juive qu'on porte à volonté le soir ou le jour. Elle est en drap blanc, toute chamarrée de broderies, à corsage oriental sans manches, dessinant le cœur et s'agrafant sur chaque épaule. Le devant collant comme une draperie antique, brodé en soie blanche sur tous les lés et terminé en bas par une frange frisée. La traîne, immense, a deux gros plis partant de la taille et sur ces plis des macarons en broderie-soutache. Une ceinture pareille passe derrière et s'attache sur les côtés.

Un très gracieux détail de toilette à noter en ce moment, c'est l'agrafe en fleurs, en rubans, en perles ou en diamants, selon la condition de celle qui porte la robe, à laquelle s'attache de côté, pour danser, le panier-traîne des robes.

La jupe étant faite courte par devant, on improvise ainsi des costumes dont le dégagé est des plus favorables à la danse. Celle-ci finie, la jupe reprend en un instant sa majesté et tout son développement.

Autre détail à propos de danse. On ne dit plus à une femme: « Voulez-vous danser dans ce salon? » mais bien: « Voulez-vous danser dans cette chambre (room)? »

C'est anglais, et vous savez que c'est toujours et plus que jamais l'Angleterre qui donne la note dans le beau monde.

A l'ordre encore de la Grande-Bretagne, l'usage d'envoyer, pour toute soirée qui n'est pas un grand bal, — comptât-elle trois cents personnes, — une carte de visite de la maîtresse de la maison où est ajoutée cette mention: « Sera chez elle le... »

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

L'Académie vient d'accorder une somme de quinze cents francs à Henry Monnier, le charmant artiste d'autrefois, qui fut peintre, acteur, auteur, qui eut jadis une vogue immense dans les salons et sur la scène, et qui est aujourd'hui dans la plus profonde misère; toujours gai et insouciant pourtant, comme sont habituellement ces organisations où le coup de marteau d'une mauvaise fée vient gâter tous les heureux dons que leur avait faits dame Nature.

Il était ventriloque, il était plaisant, il était distrait.

Une après-midi, comme il flânait sur les boulevards, ce qui lui arrivait souvent, il aperçoit un monsieur qu'il croit être son ami Ruggieri, le célèbre artificier, et, une idée burlesque lui traversant la cervelle, il s'élance au devant du quidam; puis, au lieu de lui parler, il se livre à une pantomime qu'il croit des plus significatives:

— Boum!.. boum!.. boum!..

Et il imite le bruit d'une bombe.

— Pehi!.. pehi!.. pehiii!..

Il simule l'ascension d'une bombe en l'air.

— Cracracracheh!..

Il parodie l'explosion d'un artichaud.

Mais tout à coup, voyant que le monsieur non-seulement ne bougeait pas, mais encore le regardait avec effroi, il s'arrête, avise mieux celui qu'il a arrêté, voit qu'il s'est trompé, que ce n'est pas Ruggieri, et, au lieu de faire des excuses, il se sauve à toutes jambes, laissant le pauvre inconnu bien convaincu qu'il venait d'avoir à faire à un fou de la plus dangereuse espèce.

Une autre fois, comme il était invité à dîner chez des amis, il lui arrive d'être retenu au loin par des importuns, et de laisser passer, de beaucoup, l'heure où l'on devait se mettre à table. Il arrive tout en nage à la maison de son amphytrion, et imagine se faire pardonner ce retard involontaire à l'aide d'une de ces bonnes *charges* que personne ne faisait mieux que lui et qui, provoquant l'hilarité générale, vaudra mieux que des excuses.

Le voilà, en conséquence, qui entre dans la cuisine, veuve de tous domestiques à cet instant, prend un balai, se met à cheval dessus, et tout en criant des hupp!.. hupp!.. à réveiller tous les échos du quartier, passe dans la salle à manger où l'on était depuis longtemps à table.

Déjà il a exécuté à moitié le tour de la table à l'aide de cette singulière calvacade, quand, surpris de n'entendre aucun rire éclater, il regarde les convives... Pas une figure de connaissance... Horreur! il s'était trompé d'étage.

Un autre aurait perdu la tête, mais pas si bête! Henry Monnier tint Lon, et avec une présence d'esprit superbe, comprenant que le seul moyen de sortir d'affaire était de continuer la plaisanterie, il achève sa tournée, puis se précipite par la porte sans avoir prononcé un traitre mot, laissant tous les dîneurs profondément ébahis, et bien certainement incapables de jamais s'expliquer cette fantastique apparition, dont il amusa si fort ses amis, quand il les eût rejoints, que son retard lui fut aussitôt pardonné.

C'est Henry Monnier qui créa le type à jamais célèbre des Prud'homme, tantôt montrant l'un d'eux nommé capitaine dans la garde nationale et disant aux officiers de sa compagnie venu pour le féliciter:

— Quel honneur pour mes cheveux blancs d'avoir été mis à votre tête!..

Tantôt mettant dans la bouche d'un autre qui recevait un sabre d'honneur pour récompense d'une belle action:

— Messieurs, ce sabre est le plus beau jour de ma vie.

Mais je n'en finirais pas, si je voulais vous répéter toutes les

bonnes plaisanteries qu'il faisait en ce genre, et qu'il cherchait toujours à prendre sur nature. Ainsi un jour, dinant je ne sais à quel cercle où la société était fort mélangée et où l'on causait vivement sur les hommes et sur les choses de la première révolution, Henry Monnier, qui était comme toujours de fort bonne humeur et qui se voyait entouré de ce qu'il appelait des bourgeois, s'amusa à se lancer dans le paradoxe à toute vapeur, et s'apercevant qu'on l'écoutait avec autant de stupeur que d'intérêt, il déclara que, dans sa conviction, Charlotte Corday avait assassiné Marat par jalousie d'amour...

— Voulant, disait-il avec un air de conviction admirablement jouée, lui couper la tête pour empêcher qu'une autre femme pût la lui tourner.

Et sur ce, il annonça, du ton le plus sérieux du monde, qu'il se proposait de publier incessamment un roman historique ayant pour titre : « *Les amours de Marat et de Charlotte Corday.* »

— Mais, monsieur, reprit gravement un de ses auditeurs faisant très-certainement partie de cette famille de Prud'homme que notre parleur savait si bien peindre, et qui avait pris ce puff au pied de la lettre, avez-vous réfléchi qu'en écrivant un livre pareil vous feriez descendre de son piédestal l'ange de l'assassinat, comme dit M. de Lamartine?

— Parbleu! vous m'éclairiez, monsieur, et je vous dois un grand merci, car vous m'évitez un sacrilège! fit Henri Monnier en se levant avec un sang-froid admirable; ce livre, je renonce à l'écrire et je vous resterai reconnaissant toute ma vie pour la lumière que vous avez fait briller devant mon esprit à ce sujet.

Puis après cette tirade débitée avec un aplomb superbe, il salua et sortit en laissant le brave homme bien convaincu qu'il venait de rendre un très grand service à la mémoire de cette courageuse illuminée, qui naïvement avait cru sauver la France en commettant un crime.

Henry Monnier était un mystificateur à froid, comme Méry était un mystificateur à chaud. Souvent il s'extasiait sur la bonne mine de ses amis; il les interrogeait sur le secret qu'ils avaient de se conserver aussi frais, aussi jeunes, et tout cela avec tant de candeur qu'il était impossible de se fâcher; il fallait rire si on était de bonne humeur, ou tourner le dos et se sauver si on était en disposition grincheuse; mais montrer de la colère eût été chose ridicule, ce qu'on sentait et évitait avec soin.

Ses dessins, ses croquis étaient aussi des choses désopilantes. C'était l'homme de l'improvisation toujours plaisante: ainsi c'est lui qui a ouvert la route à Cham en créant le bourgeois, croqué en trois ou quatre traits, traillé par sa femme, — ou encore le garçonnet dans son habit de collégien, le nez en biais, les doigts écartés, les oreilles énormes, — puis aussi le soldat dégagé dans son uniforme, la bouche fendue et rieuse, l'œil dilaté.

Voilà pour les bonshommes, c'est-à-dire pour les indications prises au vol; mais au lieu de cette fantaisie à outrance qui vous montre, comme on le fait aujourd'hui, des maisons qui se sauvent à toutes jambes, des individus qui emportent des navires sous leur bras, des arbres qui ont des cravates, des tuyaux de cheminée qui dansent, il avait un coup de crayon charmant, qui l'avait fait justement surnommer le Gavarni de la caricature.

C'était également un excellent acteur comique, et tous ses rôles étaient créés de main de maître.

Puis les salons se le disputaient pour le voir improviser ces petites scènes légèrement gauloises de l'étudiant et de la grisette, ou toute autre de même forme dont tout le monde s'amusait sans se scandaliser, car on aimait beaucoup à rire alors, et ce qui fait rare n'est jamais bien dangereux.

Hélas! avec toutes ces cordes pour arrêter le char de dame Fortune, vous le voyez, le pauvre Henry Monnier n'a rien conservé pour mettre ses vieux jours à l'abri du besoin.

Comtesse de BASSANVILLE.

MENUS PROPOS

Le carnaval, cette année, aura assez peu justifié le carême, et le beau monde n'aura pas grande pénitence à faire pour expier ses quadrilles.

Vous connaissez le dessin de Gavarni? Un débardeur passe au bras d'un Pierrot devant un monsieur en habit noir:

— En quoi est-il déguisé, celui-là?

— Il est déguisé en *un qui s'ennuie à mort.*

La presque totalité des Parisiens avaient adopté ce costume pour le dernier carnaval.

Point de soirées travesties dans le *high-life*, sinon, toutefois, dans la colonie américaine où les plaisirs du carnaval jouent un grand rôle.

Dans l'Amérique du Sud, un coup de canon annonce l'ouverture de ces temps de liesse comme pour une solennité publique.

Pendant la guerre de la sécession, à la Nouvelle-Orléans, cinq jours après un siège terrible, on se livrait aux joies du mardi-gras, sans souci de la veille, sans crainte du lendemain.

★

Le bal du nouvel Opéra est venu seul indiquer le temps du carnaval à Paris. Le succès qu'a eu cette fête, l'empressement de la foule à s'y rendre, ont montré que la capitale ne demandait qu'à trouver une occasion de plaisir pour s'y ruer, et que si elle n'a pas mieux fêté les jours gras, c'est que les moyens de le faire ne lui ont pas été offerts.

La réussite si complète de la tentative faite par M. Halanzier, et qui apporte une aubaine de plus de cent mille francs dans l'escarcelle des pauvres, fonde désormais les bals du nouvel Opéra. Il serait à souhaiter qu'une seconde édition de cette nuit de fête eût lieu pour la mi-carême. Paris y trouverait un grand élément de plaisir, et le commerce, qui en a tant besoin, un profit considérable.

Nombre d'individualités secondaires avaient répondu à l'archet de Strauss. Nous n'aurons pas l'indiscrétion de soulever les loups de velours qui les abritaient, de peur de les effaroucher pour un autre bal. Le retour de la bonne compagnie aux bals de l'Opéra est un fait trop heureux pour qu'on ne cherche pas à l'encourager par tous les moyens, — fût-ce à l'aide de la complicité de l'*incognito*.

★

Il paraît qu'autrefois l'Opéra distillait l'ennui, et avec solennité, ce qui est une aggravation. Aussi le criblait-on de quolibets, car l'Opéra n'était pas encore inventé, — l'Opéra pour lequel s'est dépensée en moquerie une notable partie de l'esprit français.

Notre ami M. Albert de Lasalle a retrouvé dans un vieux livre une chanson où l'Opéra est gouaillé. En voici deux couplets, qui sont gentiment tournés:

Tant que deux cœurs sont unis par l'amour,
Ils se voudraient posséder tout le jour:
C'est une comédie.
Mais si le dieu d'hymen par malheur les allie,
Au second acte on bâillera:
C'est un opéra

Voir une femme adorer son époux,
Le prévenir par les soins les plus doux,
C'est une comédie.
Que cet époux si cher vienne à perdre la vie,
La veuve en pleurant chantera:
C'est un opéra.

Il est juste d'ajouter que, si c'est la femme adorée qui succombe,

les choses se passent toujours de la même façon ; seulement l'époux inconsolable pleure aussi peu que possible et n'en chante pas moins.

Ch. D...

LE CARÊME

On a écrit jadis *quaresme*, puis *caresme*, formes qui se rapprochaient davantage de l'étymologie : *quadagesima*, quarante. On appelle ainsi le jeûne annuel en usage dans l'église catholique, et qui commence le lendemain du mardi gras pour finir à Pâques.

Les docteurs de cette église ne sont point d'accord sur l'époque où le carême fut institué. La plupart en attribuent l'établissement aux apôtres, d'après le système adopté dans les premiers siècles, et suivi depuis, de regarder comme institution des apôtres les usages qui n'ont pas été formellement prescrits par les conciles. Les docteurs de l'église réformée lui donnent une origine moins ancienne et moins respectable; ils l'attribuent à la dévotion plus vive qu'éclairée de quelques fidèles, qui les premiers s'imposèrent cette abstinence de quarante jours pour imiter le jeûne de Jésus-Christ dans le désert. Cet usage a été considéré comme institution apostolique par plusieurs conciles. Leurs décisions se bornent à en recommander l'observation comme telle.

Le carême n'impose pas seulement l'abstinence de viandes, mais un véritable jeûne. Les premiers chrétiens ne faisaient alors qu'un seul repas après le coucher du soleil; l'église s'est depuis montrée moins exigeante. La privation d'aliments pendant vingt-quatre heures eût été insupportable pour les hommes assujettis à un travail pénible.

Ces jeûnes annuels sont, d'ailleurs, communs à presque toutes les religions. L'époque est à peu près la même. Cette prescription pourrait être considérée comme une nécessité hygiénique.

La durée du carême n'a pas été et n'est pas encore partout la même. Elle était de six semaines à Pâques en Illyrie, à Alexandrie, dans l'Égypte, dans toute l'Afrique et la Palestine. Le carême commençait sept semaines avant la même fête à Constantinople, dans toutes les provinces d'Orient; mais le jeûne n'était pas continu: il n'était obligatoire que pour cinq jours de chaque semaine, et même, dans quelques contrées, le jeûne était réduit à quelques semaines consécutives. Le samedi et le dimanche exceptés, l'église grecque prescrivait l'abstinence à compter du dimanche de la quinquagésime, vulgairement appelé *dimanche gras*.

Le carême n'était plus sans doute observé qu'avec tiédeur à la fin du VIII^e siècle, dans le vaste empire fondé par Charlemagne, puisque, sans faire cesser cet abus, ce prince ordonna, en l'an 789, que celui qui, par mépris pour la religion, ferait gras pendant le carême serait puni de mort. Ce capitulaire impérial n'existait depuis plusieurs siècles que pour mémoire dans l'immense collection de nos anciennes lois, lorsqu'il fut confirmé au XVI^e siècle par Henri IV, qui publia à Paris, le 7 février 1595, les *deffences de manger chair en quaresme sans dispenses, sur peine de punition corporelle, et aux bouchers d'en vendre ni estaler sur peine de mort*.

L'église ne défendait pas seulement autrefois l'usage de la viande, elle prohibait de même les œufs et le laitage.

On donne encore le nom de *carême* à l'ensemble des sermons prononcés dans une église par un prédicateur pendant le carême.

Arriver comme mars en carême, — pour *marée*, — c'est seulement arriver à propos: la marée, en effet, est toujours la bien-venue en ce temps de pénitence.

Une *face de carême* est un visage blême.

Carême-prenant se disait naguère familièrement des trois jours gras qui précèdent le mercredi des cendres, et plus particulièrement du mardi gras lui-même. Par extension, on appelait

ainsi les gens masqués et déguisés, courant les rues pendant les jours gras, et même des personnes vêtues, dans le cours de l'année, d'une manière extravagante qui les faisait ressembler à des masques.

Ulysse SAVOY.

THÉÂTRES

ODÉON. — Deux comédies nouvelles, ce serait beaucoup pour une seule soirée, si toutes deux n'étaient en un acte.

MM. Henri Teyssier et Ernest Adam se sont associés pour mener à bien un dialogue qui fait de leur œuvre un proverbe beaucoup plus qu'une comédie. Cela pourrait s'intituler: « On en revient toujours à ses premiers amours. » Les deux jeunes auteurs ont préféré ce simple titre: *Nos lettres*. Il s'agit, en effet, d'un rendez-vous pris par un duc et une comtesse pour échanger une correspondance compromettante, échange qui aboutit, vous l'avez deviné, au mariage traditionnel.

Le *Troisième larron*, de M. Jacques Normand, a cru devoir, lui, se présenter en vers. C'est l'histoire d'une ingénue qui se voit disputée par trois prétendants: un orfèvre, son tuteur; un seigneur valeureux et ami des belles, et un garnement de page qui n'a pas vingt ans. Odette hésite, mais à Arnolphe et Almaviva, elle finit par préférer Chérubin.

Mlle Antonine a été charmante dans le rôle d'Odette, et si la première pièce de M. Normand se trouve être pour lui un début agréable, il peut reporter une bonne part de son succès sur sa gracieuse interprète.

VAUDEVILLE. — Le retentissement obtenu par la préface que l'auteur de la *Dame aux camélias* a mise au-devant de *Manon Lescaut* a engagé le Vaudeville à reprendre la pièce tirée du roman de l'abbé Provost par MM. Barrière et Fournier. La tentative avait son intérêt et elle a réussi.

Il était assez curieux de voir, avec la *Manon Lescaut* de M. Barrière, qui remonte à 1831, le point de départ de la littérature d'attendrissement sur les Madeleines repenties, dont la *Dame aux camélias* a été la pièce-maitresse. Il y a plus qu'un spectacle dans la reprise de *Manon Lescaut* au Vaudeville; il y a un prétexte à étude littéraire, et voilà ce qui milite en faveur de la résurrection de ce drame, fort bien interprété par Mlle Bartet, MM. Abel, Saint-Germain, Delannoy et Munié.

CHATELET. — Ici nous trouvons une autre reprise: les *Fugitifs*, mais montée avec un éclat, un développement de mise en scène, une splendeur de décor, qui en font une pièce nouvelle. Rien de saisissant et d'émouvant comme ce drame, qui met en scène un épisode de la révolte des cipayes dans l'Inde.

Mme Marie Laurent est admirable d'émotion communicative, de vaillance pathétique, dans le rôle de Mrs David. Son succès a été très grand.

ATHÉNÉE. — Pendant que les Folies-Dramatiques cherchaient vainement un pendant à la *Fille de Mme Angot* et donnaient sans éclat la *Blanchisseuse de Berg-op-Zoom*, qui n'est un succès ni pour MM. Chivot et Duru, ni pour M. Vasseur, l'Athénée rouvrait ses portes à l'opérette en même temps qu'au public.

La belle *Lina* est une aimable folie de MM. Avenel et Paul Mahalin, sur les trois actes de laquelle M. Hubans a semé une musique pleine d'entrain et souvent réussie. C'est lui surtout qui, avec le concours de M. Noël Martin, de Mlles Girard et Sichel, a gagné la bataille. Mais voyez la fatalité: cinq jours plus tard, l'Athénée était obligé de fermer de nouveau!

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 492. — DESCRIPTION, PAGE 86.



COSTUME DE PROMENADE (POLONAISE-CAPOTE).
Nouveau modèle de Mme du Riez (rue Halévy, 8).



Leroy imp. rue Marc St. Denis 66, Paris

Jule David

Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris

A. Rocher

1202

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{lle} M^{me} Bataillon, 2, Chérese, 5. Parures de M^{me} Brunhes & Hunt, rue Meyerbeer, 4.
 Coiffures Reputées de M^{me} De Vertus Sœurs, 2, Aubert, 12. Eau Gauloise de M^{me} V. Polende, rue de Bavière, 4.
 Parfums de Pinaud & Meyer, R. des Italiens, 30.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON Ad. Goubaud and Son 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.



PLANCHE G. N° 502. — DESCRIPTION, PAGE 86.



TOILETTE D'INTÉRIEUR
Nouveau modèle de tunique-cuirassé.

BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — SUITE.)

Toutefois, bonne maman était encore comptée pour quelqu'un; elle avait voix à certains chapitres; Placidie se laissait appeler Josette; le bric-à-brac n'allant que d'une aile, Mme Hervé gardait quelquefois son mobilier intact pendant des semaines entières; elle avait presque le temps de s'y accoutumer.

Sur ces entrefaites, arriva la fin des vacances; Lise dut rentrer à la pension; ce fut la première perle et la plus précieuse que Mme Hervé vit se détacher de sa couronne de grand-mère. Si les adieux furent expansifs, il ne faut pas le demander.

— Encore dix mois de patience, dit la jeune fille, et je reviendrai pour ne plus te quitter; j'aurai alors dix-sept ans accomplis, je serai une grande demoiselle, et Prosper pourra me demander en mariage; nous retournerons tous les trois à Provins, et tu seras bien heureuse.

On espère ce que l'on désire; presque aussi enfant que sa petite fille, Mme Hervé n'entrevoit pas de sérieux obstacles à la réalisation de ce joli projet. Elle savait bien M. Salneuve momentanément aigri contre Frédéric, mais l'éclatante réussite de ce dernier et l'amour des deux jeunes gens effaceraient promptement une première impression que rien ne légitimait. C'est dans ce but et à l'instigation de sa chère petite complice, que la vieille dame entretenait avec ses amis de province une correspondance suivie dans laquelle Frédéric figurait à l'état de fils modèle et de travailleur acharné.

« J'ai visité hier les *Docks de l'Univers*, écrivait-elle entre autres choses au marchand de laines; ça commence à prendre une tournure; ce sera un des beaux monuments de Paris. »

Insensiblement, les relations se généralisaient. Prosper avait imaginé de tenir une sorte de journal bi-mensuel de tout ce qui pouvait intéresser M^{me} Hervé: la température de Provins, les fluctuations de l'état-civil, le dernier sermon du curé, le cours des laines, la santé de Josette, de Moustache et de la pie; la petite maison, non encore vendue, toujours à sa place; l'éclat du jardin, la pousse des arbustes... L'arrivée de cette gazette correspondant avec le jour de sortie de la pensionnaire, bonne maman l'attendait avec une double impatience.

Chers dimanches bénis, comme ils passaient vite!... Dès le matin, Mme Hervé sortait de leurs plis et de l'armoire la robe et le châle qu'elle s'était offerts par l'intermédiaire de Mélanie... A neuf heures, Lise s'annonçait par un impétueux coup de sonnette, et, malgré ses jambes alourdies, il était bien rare que bonne maman ne fût pas la première à ouvrir la porte. L'étreinte durait un quart d'heure, l'arrière de quinze jours; puis, bras dessus bras dessous, aieule et fillette — celle-ci portant les gros livres d'heures — s'en allaient entendre la grand-messe à l'église des Petits-Pères. Mélanie, elle, n'avait pas de ces faiblesses; c'était au bon Dieu à venir la trouver rue Vivienne. Au retour, après le déjeuner, on relisait, on commentait seule à seule le journal de Prosper. Parfois il y avait un supplément sur une feuille volante: *Pour mademoiselle Lise*. Grand-maman pouvait le parcourir, mais elle n'en abusait pas; d'ailleurs, elle n'avait pas le don de comprendre ce qu'on ne disait pas, comme sa petite fille.

— Ah! disait ironiquement Mélanie, voilà la chronique de Provins qui vous arrive; ce garçon se ruinera en ports de lettres.

Mais, comme, grâce à la feuille détachée, la chronique pouvait passer de main en main, et subir le contrôle des deux époux, il n'en était que cela.

Si le temps était favorable et qu'il fit également beau dans l'esprit de Frédéric, la journée se terminait par une promenade en famille, suivie d'un bon petit dîner à la campagne. Bonne maman, dans ces occasions, voulait payer sa part, mais son fils s'y

opposait avec énergie... c'était bien assez qu'elle payât le tout. En somme, la vie était supportable et Mme Hervé n'en était pas encore à se repentir.

VII

Frédéric, n'ayant touché que quarante mille francs, était censé avoir emprunté l'appoint qui lui manquait pour sa « grande affaire ».

Sur la fin de l'hiver, la maison de Provins trouva un acquéreur. Cette nouvelle, à laquelle il fallait pourtant s'attendre, rouvrit toutes les blessures de Mme Hervé.

Le soir, à dîner, comme elle ne mangeait pas, et que des larmes involontaires s'échappaient de ses yeux, Mélanie daigna lui demander ce qu'elle avait.

Bonne maman eut un accès de vaillance, et, faisant un effort sur elle-même :

— Vous ne vous en doutez pas? demanda-t-elle.

— Mon Dieu, non! n'êtes-vous pas heureuse et choyée? manquez-vous de quelque chose? formez-vous un vœu qui ne soit aussitôt rempli?

Ceci était exact, car la pauvre femme n'en formait jamais aucun, du moins de vive voix.

— Mes enfants, reprit-elle, je suis loin de me plaindre; vous tenez plus que vous n'avez promis; seulement, puisque la totalité des fonds a été versée, puisque les *docks* sont en voie de construction et que Frédéric n'a plus à craindre d'être exclu de l'affaire, je me demande si, en restreignant un peu vos dépenses, en donnant moins de diners et de soirées...

— Qu'est-ce à dire, madame? interrompit Mélanie; il me semble que vous entrez là dans des détails qui sont exclusivement de ma compétence; si nous donnons des diners, si nous recevons, sachez, une fois pour toutes, puisque vous ne l'avez pas deviné, que c'est dans l'intérêt de votre fils, et pour lui conserver des relations qui, à un moment donné, peuvent devenir de la plus haute importance.

C'était la première fois, depuis bien longtemps, que bonne maman s'entendait appeler « madame » et de quel ton! Il y avait de quoi refouler jusqu'au fond du cœur tout élan de confiance.

— Eh bien! reprit Mélanie, où voulez-vous en venir?

— A rien, balbutia Mme Hervé; une idée, un rêve qui me passaient par la tête.

— Ici, chez moi, chez ton fils, proclama sentencieusement Frédéric, tu as droit de tout dire.

— Mon ami, je pensais, je me figurais que, peut-être, dans les circonstances actuelles, la vente de la maison n'était plus aussi impérieusement nécessaire; tu sais que la mise à prix est de cinq mille francs et qu'on n'en offre pas davantage; c'est bien peu de chose.

— Madame, répliqua Mélanie, vous oubliez que mon mari a emprunté dix mille francs sur la foi de cette vente; nous n'avons qu'une parole; c'est déjà bien assez d'avoir à trouver la moitié de cette somme pour en compléter le remboursement.

— Et puis, chère mère, ajouta Frédéric, il y a autre chose; après t'avoir eue au milieu de nous, comment pourrions-nous désormais nous passer de ta douce présence? Que dirait Lisette, si elle ne te trouvait plus ici ses jours de sortie? Dans un autre ordre d'idées, attacher tant de prix à une vieille mesure, n'est-ce pas un enfantillage? L'été venu, nous aurons une jolie villa aux portes de Paris; ce sera bien plus commode et plus agréable... Songe donc que, chaque fois que nous allons à Provins, cela ne nous coûte pas loin de soixante-dix francs!

Mme Hervé aurait pu répondre qu'elle avait toujours soin de lui rembourser les frais de voyage. Mais à quoi bon? Il n'y avait plus qu'à se résigner et à se taire.

Le lendemain, muni de la procuration de sa mère, Frédéric

partit pour Provins, avec force recommandation, à l'endroit de Josette, des meubles et des bêtes, qu'on allait naturellement mettre sur le pavé.

L'acquéreur, un propriétaire des environs, avait chargé M^e Ginet d'offrir mille francs de plus, à la condition qu'on lui laissât la maison telle quelle, c'est-à-dire toute meublée; il ne voulait qu'un simple pied-à-terre; l'élégance lui importait peu; ce marché en bloc lui éviterait des démarches ennuyeuses et des pertes de temps.

Frédéric appelait cela un coup du ciel; il dirait à sa mère que c'était à prendre ou à laisser, que l'acquéreur voulait tout ou rien, et ma foi! que pour en finir, pour éviter les frais, les retards d'une nouvelle adjudication, il avait, bien à contre-cœur, subi la loi du plus fort.

Il dirait aussi que Josette avait voulu conserver les bêtes à l'état de souvenirs.

C'était de fiers débarras pour l'appartement de la rue Vivienne.

La vieille servante se retirait à Sézanne — non loin de Provins — où elle avait des parents.

Au moment de la quitter, Frédéric lui glissa dans la main quinze louis.

— Pourquoi faire? demanda Josette en regardant briller l'or dans sa main ridée.

— D'abord, répondit Frédéric, puisque vous vous chargez du chien et de la pie, il est juste que leur entretien ne vous soit pas onéreux. Ensuite, ma mère m'a expressément chargé de vous remettre cette petite somme; si vous vous obstinez à la refuser, elle en serait très mortifiée.

Cette dernière raison décida Josette. Et puis, que savait-on si ces cent écus, joints à ses épargnes, ne seraient pas, quelque jour, une dernière et précieuse ressource pour sa vieille maîtresse!

— Et Josette? demanda Mme Hervé en revoyant son fils,

— Je l'ai couverte d'or, chère maman, elle a l'air d'une chasse et se porte à ravir.

— Et mon mobilier?

— Le voilà, répondit Frédéric en tendant un billet de mille francs.

Et il raconta, avec une légère variante, les détails que nous connaissons.

Le premier désastre est toujours le plus grand de tous. Quelques mois plus tôt, à son départ de Provins, si on avait dit à Mme Hervé, constamment heureuse jusque-là: « Vous dites non-seulement adieu à votre maison, mais à tous les souvenirs qu'elle contient, » elle en eût peut-être fait une maladie. Depuis, comme ce roi de Pont, qui, par dose graduée, s'accoutumait au poison, elle avait appris à « digérer » le malheur. Une larme furtive, un soupir de résignation, une prière et un regard vers Dieu, et ce fut tout.

Frédéric, on a pu s'en apercevoir, était meilleur que sa femme; il avait un peu de bon tout au fond du cœur, et cédait, parfois, à un quart de remords.

— Garde ces mille francs, dit-il à sa mère.

— Que veux-tu que j'en fasse, demanda la veuve; ils te seront plus utiles qu'à moi, cela te fera six mille francs, au lieu de cinq, sur les dix mille que tu as à rembourser.

— Mais du moment que je fais valoir ton argent, c'est bien le moins que je te fournisse d'argent de poche.

Trois fois hélas! c'était précisément depuis qu'il le faisait valoir, que cet argent ne valait plus rien du tout.

— Voyons, mère, insista pourtant Frédéric, ne fût-ce que cent francs.

— Je n'ai besoin de rien.

— Je me plais à le croire; avec nous, tu ne manqueras jamais du nécessaire, ni du superflu, mais il faut, au moins, que tu

puisses acheter des gâteaux à Lise et des friandises à ton perroquet.

Frédéric, disons-le comme simple allégeance à ses iniquités, forçait, de temps en temps, sa mère à accepter quelques louis, le plus souvent à l'insu de sa femme.

Cependant, à mesure que s'écornait le magot, il était facile de voir que Mme Hervé perdait sensiblement de son importance. A un certain moment, elle avait valu quarante mille francs; puis elle était descendue à trente mille, à vingt-cinq mille et ainsi de suite.

Frédéric brocantait bien le plus qu'il pouvait, faisant quelques ventes et quelques achats; mais plus il dégringolait, plus il éprouvait le besoin de jeter de la poudre aux yeux. Les réceptions allaient un train d'enfer.

— Maman, insinuait un jour Mélanie, vous qui entendez difficilement tout ce monde, cela doit vous gêner; moi-même, si je n'étais pas obligée de faire les honneurs de chez moi, je laisserais Frédéric recevoir tout seul ses Anglais et ses Américains dont le baragouin m'étourdit; pour peu que vous le préfériez, on pourrait vous servir dans votre chambre.

Soupçonnant que l'offre cachait un désir, la vieille dame l'avait préféré.

Le perroquet allait un peu partout, ennuyait Mélanie de son éternel « bonjour madame! » Fatalité! un matin que Placidie revenait du marché, il était entré dans la cuisine; une poignée de persil sortait du panier; Jaquot l'avait grignotée, et quelques heures après il était mort... Mélanie s'était montrée très sensible à cette perte; elle avait parlé de renvoyer sa bonne, mais grand'mère s'était interposée... Et la bête était restée morte.

Un mois plus tard, la belle chatte blanche avait disparu sans laisser de traces, et, cette fois encore, Mélanie s'en était émue plus que de raison. Un voyage au long cours par les gouttières, un matou ravisseur, un gargotier du voisinage; toutes les suppositions étaient permises. Mais cela ne faisait pas revenir la pauvre Minette.

De puériles catastrophes, soit. Cependant, privée de ses hôtes familiers, dernières épaves de Provins, la chambre de Mme Hervé perdit le peu de gaieté qu'elle avait encore. Bonne maman passait là la moitié du temps, toute seule, assise à sa fenêtre, en face du mur blanc, rêvant au passé, tricotant des bas pour Lisette. Les jours de réception, Placidie lui apportait son repas sur un plateau, au hasard de ce qui restait après le dîner des « maîtres », c'était presque froid, l'estomac en souffrait; mais pouvait-on rallumer les fourneaux pour si peu de chose?

Pélessin, à la Bastille, faisait l'éducation d'une simple araignée; Mme Hervé, dans sa solitude, s'était intéressée à une pauvre chargée d'enfants; la pauvre, venait à jour fixe, faire sa petite récolte dans la cour de l'immeuble habité par Frédéric. On lui jetait des sous par les fenêtres. Bonne maman n'y manquait jamais; cela lui rappelait les distributions de Provins; aussi s'avisait-elle, un jour, de faire un paquet de nippes, et de le descendre elle-même à sa protégée.

— D'où venez-vous donc? lui demanda Mélanie en la voyant rentrer.

Mme Hervé avoua son « crime ».

— Mais c'est ridicule, gronda la Parisienne; ça n'a pas de nom. Laissez donc le bureau de bienfaisance faire son métier, sans vous en mêler; de faux pauvres, des estropiés douteux, des enfants loués à l'heure, nous connaissons cela; vous finiriez par faire de notre cour une cour des miracles.

Pas même la liberté de l'aumône!

Un événement plus grave acheva d'élever une montagne de glace entre la belle-mère et la bru.

VICTOR PERCEVAL.

(La suite au prochain numéro.)

COMMENT ON ÉCOUTE LES CLASSIQUES

Connaissez-vous M. Pinglet? Non. Eh bien, M. Pinglet est administrateur de *la Sécurité des familles, la Tranquillité des parents*, compagnie anonyme d'assurances sur la vie.

Qu'est-ce que c'est que cette compagnie-là? Je n'en sais rien. Toujours est-il que cela vous a son petit conseil d'administration, ses petits bureaux, ses petits prospectus, ses petits assurés, tout comme une autre. Ça n'a pas de dividendes, mais on ne peut pas tout avoir.

M. Pinglet ne se borne pas à avoir un conseil d'administration; il a aussi une femme, une belle-mère, une belle-sœur, trois enfants... un peu de tout. Il est rentré rayonnant, il y a quelques jours, dans le sein de sa famille assemblée.

- Devinez ce que je vous apporte.
- Tu nous apportes quelque chose?... Ah! que tu es gentil!
- Fais voir?
- Non, devinez.
- Est-ce quelque chose qui se mange?
- Non, c'est mieux que cela.
- Mieux que quelque chose qui se mange!
- Oui.
- Oh!... font les enfants émerveillés.
- C'est une robe pour moi? dit la mère.
- Vous n'y êtes pas.
- Un véloce? s'écrie l'ainé des garçons.
- Non.
- Les fourrures que j'ai désirées? demande la belle-sœur.
- Non plus.
- Alors, je donne ma langue aux chiens.
- Moi aussi.
- Dis vite.
- Je... vous... apporte... une loge!
- Non!... vrai?
- Et c'est pour la Gaité.
- Pas possible!
- En voilà le coupon.
- Ah! quel bonheur! quel bonheur! C'est là qu'on s'amuse!
- J'ai loué une grande avant-scène. Nous y tiendrons tous à l'aise.
- Tu es un amour.
- Le meilleur des époux.
- Et des pères.

La joie est générale. On se félicite, on s'embrasse, on fait des projets à perte de vue.

- Il y aura de la musique, dis?
- Assurément! et de la fameuse musique.
- C'est *Orphée* qu'on joue?
- Bien mieux que cela. Est-ce que j'aurais pris une loge pour *Orphée*? Je suis pour les pièces sérieuses, pour l'audition des chefs-d'œuvre de nos maîtres.

Les figures commencent à s'allonger.

— Qu'est-ce donc que l'on joue? demande en tremblant Mme Pinglet.

— *Athalie*!... rien que cela! *Athalie*, de notre immortel Racine.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel;
Je viens selon l'usage antique...

Et cœtera... et cœtera.

— Vous nous aviez parlé de musique, reprend Mlle Rémuset, la propre sœur de Mme Pinglet; je croyais que nous allions rire.

— Vous entendrez les admirables chœurs de notre immortel Mendelssohn.

— Mendelssohn!... un Prussien!... soupire Mme Pinglet déçue.

— Le génie n'a pas de patrie, madame Pinglet. Vous ne conduiriez certainement pas vos enfants à la Gaité pour salir leurs yeux et leurs oreilles par la contemplation et l'absorption malsaines d'une turpitude pareille à *Orphée*?... D'ailleurs, nous l'avons vu quatre fois.

— Je le verrais bien encore.

— Moi aussi, mais pas avec Clément, Anatole et surtout Valentin. Ils sont trop grands maintenant pour contempler sans danger l'Olympe et l'Enfer. *Athalie* n'a pas les mêmes inconvénients qu'*Orphée*.

— Oh! non... soupirent les grands parents consternés.

Les petits sont ravis. Ils ne se doutent pas de ce qui les attend. Une seule chose les attriste: c'est d'aller au spectacle dans le jour au lieu d'y aller le soir comme les grandes personnes. M. Pinglet eût désiré que l'on passât la soirée, en son absence, à lire la pièce aux enfants pour qu'ils en comprissent bien l'intrigue. Mme Pinglet préfère leur laisser *la surprise*. Les trois bambins se sont couchés de bonne heure pour être plus vite au lendemain. Ils se sont endormis en récitant pompeusement les vers de Crémieux, qu'ils croient de Racine, et qu'ils ont entendu plusieurs fois citer et fredonner par leurs parents.

ATHALIE

Bel insecte à l'aile dorée,
Sois aujourd'hui mon compagnon.

ÉLIACIN. (Imitant le bourdonnement de l'abeille.) Zon, zon, zon, zon, zon!... (Quinze fois de suite et reprise.)

Le lendemain au plus petit de l'aube, M. Pinglet a revêtu le costume des Nemrod de la Belle-Jardinière. Le carnier en bandoulière, le fusil sur l'épaule, la ceinture pleine de cartouches à douilles métalliques, il apparaît aux yeux étonnés de sa fidèle moitié.

— Eh bien!... où allez-vous comme cela?

— Vous le voyez, je vais à la chasse.

— Quelle idée est-ce là?

— Voilà deux mois que je promets à l'ami Paturel d'aller tirer quelques coups de fusil chez lui, je lui ai toujours fait faux bond. Aujourd'hui, le temps est passable... vous allez vous amuser, je pars sans remords.

— Cependant...

— Je regrette infiniment de ne pas entendre avec vous le chef-d'œuvre de notre immortel Racine. Je ne connais rien d'aussi beau... Mais Paturel m'en voudrait. Amusez-vous.

Et M. Pinglet s'éloigne en fredonnant sur l'air du finale du deuxième acte d'*Orphée aux Enfers*:

Oui, je vais dans son temple ado - adorer - l'Éternel.
Je viens selon l'usage antique et so - et solennel...
Ah! ah! ah!...

Une demi-heure après le départ de son mari, Mme Pinglet entre chez sa sœur. Elle a fait une toilette de haut goût: faille et velours avec fourrure de prix et casaque perlée.

— Déjà habillée!... et le chapeau sur la tête!

— Oui; je vais chez maman. Je lui ai promis de la conduire à la messe d'une heure, à Notre-Dame-des-Victoires.

— Tu ne seras pas rentrée à temps.

— Aussi ai-je compté sur toi pour conduire les petits au spectacle.

— Comment!... tu vas me laisser seule?

— J'ai promis à maman de la conduire au salut. L'abbé Chantechœur parle sur la continence des races slaves pendant la seconde moitié du douzième siècle. Ce sera moins amusant assurément que le chef-d'œuvre de notre immortel Racine, et je regrette bien de ne pas partager la joie des enfants; mais puis-je priver maman de son sermon, et cela pour aller au théâtre?... Tu sais comme elle est susceptible.

— C'est bien... va!... laisse-moi les corvées... J'y suis habituée. Je suis le trop plein de la famille!

Une discussion s'engage. Notre immortel Racine reçoit quelques

éclaboussures. L'excellent M. Pinglet est assez mal traité. Madame plante là sa sœur après un rude échange de paroles aigres-douces.

— Voilà qui est parfait!... s'écrie Mlle Rémuset qui, une fois seule, donne libre cours à son indignation. Je suis bonne à aller entendre *Athalie*... *Athalie*, c'est assez bon pour moi. Tandis que ma sœur va voir les *Prés-Saint-Gervais*, le dompteur Bidet, *Giroflé-Girofla*,... la *Malle des Indes*! Tout, enfin! On me réserve *Athalie*!... Il faut que cela finisse!

Et Mlle Rémuset, dont le nez bleuit de colère, sonne le fidèle Antonin. Antonin est le valet de chambre de M. Pinglet, un homme sûr.

— Antonin, vous allez conduire les enfants à la Gaité.
— Est-ce bien possible!... A la Gaité... Ah! bien, nous allons rire!
— Laissez votre ouvrage.
— Oui, mademoiselle.
— Et habillez-vous.
— M'habiller?... Déjà?...
— Voilà le coupon. Loge d'avant-scène, n° 1; huit places. Vous y serez à l'aise.

— Est-ce que ce serait pour une matinée?... demande d'un ton piteux le fidèle Antonin.

— Oui, c'est pour une matinée. On donne *Athalie*.
— *Nathalie*? C'est d'un mort, *Nathalie*?
— C'est le chef-d'œuvre de notre immortel Racine.
— C'est que... j'ai mes lampes à nettoyer et les cheminées à passer au plomb. Madame ne serait pas contente si...
— Mais, malheureux, *Athalie* est un chef-d'œuvre.
— Les chefs-d'œuvre, mademoiselle, à vous dire le vrai, je les ai en horreur. J'aime les pièces où l'on rit. Si mademoiselle le permettait, le concierge irait à ma place. Joseph a été très-rarement au spectacle. Il sera peut-être de force à avaler ça.

— Soit!... Dites-lui de se préparer. Voilà cinq francs. Vous les lui remettrez. Il payera l'ouvreuse et achètera des gâteaux aux enfants pendant les entr'actes.

Le concierge a accepté. On se met en chemin. Les petits sont radieux. M. Joseph est inquiet. On arrive au théâtre; la joie des enfants frise l'enthousiasme. Ils s'élancent dans la loge et dévoilent la salle des yeux. Ils applaudissent le lustre, ils applaudissent l'orchestre qui se met d'accord, ils applaudissent les ouvreuses et leurs petits bancs, les marchands de lunettes, les vendeurs de programmes, ils applaudissent tout de confiance.

On frappe les trois coups!

Comme ils se précipitent sur le devant de la loge! Ils ne veulent pas s'asseoir. Voyez-les blottis côte à côte, en faisceau, les coudes sur le rebord de velours, n'osant pas respirer, ouvrant à deux battants leurs yeux et leurs oreilles, penchés à mi-corps hors de l'avant-scène, échangeant des regards étincelants de joie, en se donnant des petits coups d'épaule.

L'ouverture leur paraît un peu sévère; mais ils sont là pour s'amuser, ils s'amuse. Ils battent des mains comme des claqueurs embrigadés. La toile se lève. A peine ont-ils vu Joad et Abner qu'ils éclatent de rire en toute confiance. Le public surpris les regarde. M. Joseph, embarrassé, se cache dans le fond de la loge et leur recommande de loin le silence.

Autant recommander à l'ouragan de baisser la voix lorsqu'il passe devant votre porte. Ils sont lancés, tout provoque leur gaieté. Ils prennent Joad pour un magicien à cause de sa grande barbe, et Abner pour un Écossais à cause de ses jambes nues. Une douce fraîcheur tempère peu à peu leur enthousiasme. A force de ne rien comprendre, ils finissent par s'apaiser. Le chœur final: « Tout l'univers est plein de sa magnificence, » ne parvient pas à les ranimer. Le plus jeune soutient qu'il s'agit, dans la pièce, d'un enfant que l'on veut retirer de nourrice. — « A preuve qu'il y a un militaire! » — L'ainé prétend qu'il a compris des choses qu'il ne veut pas expliquer à ses frères « parce qu'ils sont trop petits. »

M. Joseph trouve que Joad, Abner et Jézabel parlent bien long temps pour ne rien dire. L'envie de dormir l'a pris et ne veut plus le lâcher. Il a vaillamment lutté pendant le premier acte; il n'ose pas espérer une seconde victoire, et comme il a le sommeil sonore, il préfère, en attendant la fin du spectacle, aller fumer « une bonne pipe » sur le trottoir, après avoir bourré les enfants de brioche.

Lorsqu'ils se voient seuls dans leur grande loge dont le fond est d'un sombre inquiétant, les abandonnés se sentent tristes.

— Est-ce que cela vous amuse, cette pièce-là? demande Valentin.

— Et toi? riposte Anatole.
— Et toi? reprend Clément qui ne veut pas se prononcer non plus.

— Oh! moi, je suis assez grand pour que ça m'amuse, mais vous devez trouver que c'est long.

— J'ai soif!...
— Et moi donc! Si nous allions prendre l'air? Nous rentrerons tout de suite, par exemple! pour que Joseph ne soit pas inquiet.

Les voilà dans le couloir. Ils se mêlent à la foule dont le courant les entraîne vers la sortie. Arrivé au contrôle, Clément qui marche le premier se trouve en présence d'un monsieur qui lui présente une carte.

— Ne la prends pas!... lui dit vivement Valentin à l'oreille. Il y a peut-être quelque chose à payer.

Ils passent tous les trois en refusant la contre-marque qui leur est offerte. Les voilà seuls dans la rue pour la première fois.

— Valentin... est-ce que tu as peur?
— Je n'ai jamais peur.

— C'est comme moi. Veux-tu que nous rentrions, tout de même?

— J'ai trop soif. Et puis elle est assommante, leur pièce. On ne comprend rien du tout.

— On n'a pas dansé une seule fois.
— C'est dans l'Enfer que l'on danse drôlement, à ce que dit papa.

— Rentrons, alors.
— Pas encore. C'est à la fin seulement que c'est amusant. Vous n'avez pas soif?

— J'ai comme une éponge sur l'estomac.
— Est-ce que tu oserais boire dans une boutique, devant du monde que tu ne connais pas? demanda Anatole à Valentin.

— Moi?... Tu vas voir ça. Qu'est-ce que vous avez de sous dans votre poche?

— J'ai encore 43 sous qui me restent du jour de l'an.

— Moi, 37.

— Et moi, 52. Combien que ça fait en tout?

Après bien des calculs, on décide que cela fera 127 sous. Ils s'arrêtent devant un marchand de vin. Des gens de bonne humeur, installés les uns devant le comptoir d'étain, les autres autour de petites tables de marbre, paraissent boire avec tant de plaisir que cette vue redouble encore la soif de nos trois bambins. Des places sont libres dans le fond de la boutique.

— Entrons! dit résolument l'ainé. On ne nous mangera pas. Un garçon approche.

— Qu'est-ce qu'il faut servir à ces messieurs?
— Donnez-nous à boire pour 127 sous, répond Valentin, le poing sur la hanche.

— Cent vingt-sept sous!... Cent vingt-sept sous de quoi?
— Est-ce qu'on peut avoir de plusieurs choses pour 127 sous? demande prudemment Anatole.

— Assurément.
— Donnez-nous un peu de tout, alors.

Le garçon stupéfait va trouver son patron. Il lui transmet la commande qu'il vient de recevoir. On rit au comptoir, comme bien vous pensez. Tous les yeux sont braqués sur les petiots. Va-

lentin fait seul bonne contenance. Le patron prend dans l'étalage un flacon de forme étrange, un petit buste transparent, rempli d'un liquide amarante, poissé et pimenté : du sirop de carotte mélangé d'ail, de tafia, de montarde anglaise et d'anis. Cela s'appelle : la *Liqueur du bon patriote*. Le buste qui contient ce nectar est celui de M. Thiers. Avec son bouchon sur l'oreille, il a, ma foi, l'air assez tapageur.

— Voilà ce que nous avons de meilleur, dit le garçon en posant devant les enfants ébaubis le flacon et trois verres à bière. Vous pouvez avaler ça de confiance.

— Il y en a pour 127 sous? demande le prudent Anatole.

— Tout juste pour 127 sous.

— Ça ressemble joliment à papa!... s'écrie Clément en extase devant le flacon.

Au bout de dix minutes, M. Thiers a le cerveau vide; au bout d'un quart d'heure, son nez prend la transparence de crevette; avant que la demi-heure ne s'achève, le libérateur du territoire n'a plus de rouge que la cravate. Les petits sont gris comme des chiffonniers. On les entoure, on les excite. Valentin danse sur le comptoir. Clément, que le mal de cœur désarçonne, pleure à chaudes larmes et demande à tous les passants sa tante Rémuset, tandis qu'Anatole essaie une chanson de circonstance.

Quand les petits cessent d'amuser ses clients, le marchand de vin — un père de famille! — les met à la porte. Clément, qui a l'ivresse noire, serappelle le premier M. Joseph et *Nathalie*. Battant les murs, écorchés, harcelés par la foule, les trois malheureuses victimes arrivent sous le péristyle de la Gaité. Le contrôleur leur barre le chemin; Anatole et Clément pleurent à chaudes larmes, tandis que Valentin cherche à forcer l'entrée.

C'est à sept heures, au poste, où ils dorment à qui mieux mieux, que M. Joseph les retrouve. Il n'est pas fier, non, M. Joseph, quand il rend les petits à leur famille. Tout le monde trouve des torts à tout le monde et se déclare blanc comme neige. Vous verrez que ce sera la faute de Racine.

— C'est égal!... murmure Mlle Rémuset, tout en confectionnant une infusion de camomille pour ses neveux, cela fera trois fiers gaillards! A leur âge, avaler en trois heures *Athalie* et le *Bon patriote*, c'est tout de même crâne!

LÉO DE V...

REVUE DES MAGASINS

Mlle Marie BATAILLON aime son art pour lui-même, et son génie créateur n'est jamais en défaut. Par son ingéniosité et sa manière de faire, elle a su se rendre indispensable et se faire aimer de sa nombreuse clientèle. On la traite, pour ainsi dire, en amie, et dans le choix d'une robe, d'un costume, d'une confection, c'est elle qui toujours juge en dernier ressort.

Une connaissance approfondie de la forme, une méthode de coupe excellente et une originalité de bon goût font de Mlle Marie Bataillon une couturière ou, pour mieux dire, une artiste consommée. Elle sait comme personne tailler, chiffonner, draper les étoffes, les orner avec élégance, les transformer enfin en de délicieuses toilettes, qui ne restent pas longtemps chez elle, il est vrai; mais elles se succèdent sans cesse, et la variété des modèles est assez grande pour qu'on ait plaisir à visiter l'élégant entresol de Mlle Bataillon (rue Thérèse, 5), ne fût-ce que pour obéir à un simple sentiment de curiosité. Combien de fois n'avons-nous pas entendu de belles dames arriver en disant: « Montrez-nous vos jolies nouveautés, nous venons exprès! »

Au surplus, le 1^{er} numéro de janvier de ce journal a donné une gravure contenant une série de toilettes prises rue Thérèse, et l'on a pu se convaincre, en les examinant, que nous n'exagérons rien.

— La maison de PLUMENT (rue Vivienne 33) vient de créer, pour le printemps, une série de nouvelles tournures et jupons dont voici les principaux modèles:

Le jupon *Pompadour*, pour robes à grande traîne, très étroit du haut et plat sur les hanches.

Le jupon *Louis XV*, pour robes ras-terre.

La jupe *Ninon*, pour robes de dîner.

Enfin, deux petites tournures, dites *Ninon* et *Ninette*, indépendantes et invisibles.

Le corset *Sultane* est toujours le corset préféré de la femme élégante, car il donne une grâce incomparable au buste, qui, sous une pression bien comprise, se développe, se cambre et s'amincit, de façon à s'approcher le plus possible de la perfection de la ligne.

Le corset *Sultane* est établi en deux grandeurs différentes, afin de mieux répondre à tous les goûts: aussi faut-il désigner celle que l'on préfère, et demander le corset *sultane ceinture* ou le corset *sultane long*. — Les mesures à envoyer doivent être prises sur la personne tout habillée; elles concernent la grosseur de taille, le tour de poitrine, du dos et des hanches. Ces indications sont les mêmes pour tous les corsets.

Le corset-*cage* demeure à l'apogée du succès pour les toilettes du soir; souple et léger, il maintient le corps sans effort, n'occasionne aucune gêne et diminue la grosseur de taille. On n'a jamais trop chaud avec ce corset-là, grâce à ses jours multiples, ce qui est fort apprécié au bal.

Rappelons, en passant, le nom du *jupon princesse articulé*, dont on ne peut avoir oublié les précieuses qualités; nous les avons déjà signalées et l'on sait quelle renommée elles ont valu à la maison de Plument.

SPÉCIALITÉS

La *Veloutine Viard* offre cette particularité que, lorsqu'on l'a essayée, on n'en veut plus d'autre. Comment, en effet, ne reconnaîtront-on pas le réel mérite de cette poudre fée? La peau en bénéficie si complètement, elle devient si fraîche et se couvre d'un duvet si enchanteur, qu'on ne peut qu'être ravie d'un effet si facilement obtenu. Ah! il en est parti, (de la place du Palais-Royal, 2), bien des envois pendant toute la durée du carnaval... Il fallait à tout prix être jeune et belle pour les soirées qui se sont succédé si rapidement, et, grâce à la *Veloutine Viard*, on y parvenait.

Blanche, rosée, couleur chair, quelle que soit la teinte choisie, — car il faut toujours harmoniser la veloutine avec le teint naturel de la personne qui l'emploie, — on est assurée d'obtenir le résultat le plus étonnant; et on a beau employer journellement ce produit exceptionnel, on éprouve chaque fois le même étonnement, car chaque fois on assiste à une nouvelle transformation. Cette poudre idéale s'assimile si parfaitement à la peau qu'on n'en peut soupçonner la présence; c'est vraiment merveilleux!

Pour recevoir *franco*, par grande vitesse et soigneusement emballée, la *Veloutine Viard*, il suffit de s'adresser à MM. les correspondants de journaux et dans les meilleures maisons de parfumerie de toutes les localités. Le prix de la demi-boîte est de 3 fr. 50; celui de la boîte de 6 fr.; celui de la double boîte de 10 fr. On joint à la demande le montant en timbres-postes.

— On ne saurait trop recommander le *Rowland's Macassar oil*, un produit anglais que soixante années d'un succès non interrompu placent au premier rang, parmi toutes les compositions qui servent à l'entretien de la chevelure. Non-seulement cette excellente préparation arrête la chute des cheveux, mais elle en prévient la décoloration hâtive. Elle est reconnue comme étant d'un usage fort hygiénique pour les enfants, auxquels elle prépare la plus belle chevelure; aussi a-t-elle été adoptée à la *nursery royale*, ce qui est une preuve assez sérieuse de son mérite.

On peut se procurer le *Rowland's Macassar oil*: 20, Hatton Garden, à Londres, et sur le continent chez tous les pharmaciens, parfumeurs et coiffeurs. A Paris, le dépôt principal est chez M. Lamar (151, rue Saint-Denis); vente en détail chez Guérlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Hogg, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 5.

— Le teint le plus terni, la peau la plus abîmée par la fatigue, la maladie ou l'influence de l'air, sont complètement transformés par le *lait antéphélique* de CANDÈS. Cette eau magique efface les taches de rousseur, les plaques jaunes, le masque de grossesse; toutes les déficiences de la peau, en un mot, disparaissent sous son influence bienfaisante.

On se sert du *lait antéphélique* lorsque la première toilette est faite; alors, après en avoir versé dans un peu d'eau, on en imbibé une éponge que l'on passe sur la figure, le cou, les bras, puis on essuie légèrement. Le miracle est consommé, et l'on n'a plus, pour en acquérir la preuve, qu'à consulter son miroir.

Le succès non interrompu de ce produit exceptionnel, pendant un si grand nombre d'années, offre des garanties sérieuses de son innocuité.

Autant que possible, on fera bien d'adresser les demandes à M. Candès lui-même (boulevard Saint-Denis, 26)

M. D'A.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.